



HAL
open science

Entretien avec Florent Gabarron-Garcia - Pour une histoire populaire de la psychanalyse

Thamy Ayouch, Florent Gabarron-Garcia

► **To cite this version:**

Thamy Ayouch, Florent Gabarron-Garcia. Entretien avec Florent Gabarron-Garcia - Pour une histoire populaire de la psychanalyse. *La Nouvelle Quinzaine Littéraire*, 2018, 187, pp.21-22. hal-04204700

HAL Id: hal-04204700

<https://hal.science/hal-04204700>

Submitted on 12 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Pour une histoire populaire de la psychanalyse

Entretien avec Florent Gabarron-Garcia (1^{re} partie)

PROPOS RECUEILLIS PAR THAMY AYOUCH

« *La Nouvelle Quinzaine littéraire* » ouvre ses pages aux recherches en psychanalyse et présente un entretien croisé entre Thamy Ayouch, psychanalyste et professeur au département de psychanalyse de l'université Paris-Diderot, et Florent Gabarron-Garcia, psychanalyste et chercheur associé au CRPMS. Dans un entretien publié en deux temps, Thamy Ayouch interroge Florent Gabarron-Garcia à propos des enjeux pour une histoire populaire de la psychanalyse...



Florent Gabarron-Garcia

Thamy Ayouch : *Il y a, dans ta perspective d'une histoire populaire de la psychanalyse, dont témoignent tes récentes recherches¹, la volonté d'instituer une histoire à contre-courant de la psychanalyse et de ses représentations, généralement marquées à droite.*

Florent Gabarron-Garcia : L'enjeu, au départ, n'est pas tant d'écrire une histoire à contre-courant que de rétablir des faits historiques propres au champ analytique, en s'intéressant à *ses pratiques clinico-politiques assumées comme telles*, qui ont été tout à fait décisives pour sa structuration.

1. Florent GABARRON-GARCIA, « Pour une histoire populaire de la psychanalyse. De quoi Jones est-il le nom ? », *Actuel Marx*, n° 58, PUF, 2015, pp. 159-171 ; « Le psychiatre, le fou, l'infirmier et la psychanalyse. Pour une histoire populaire de la psychanalyse 2 », *Actuel Marx*, n° 59, PUF, 2016, pp. 26-41 ; « L'expérience d'Heidelberg. Pour une histoire populaire de la psychanalyse 3 », *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 114, 2017,

Par exemple, le célèbre discours de Freud à Budapest de 1918, qui appelle les analystes à créer des institutions, s'inscrit sous un éminent horizon de politique révolutionnaire². La révolution russe a éclaté quelques mois plus tôt, bientôt ce sera le tour de l'Allemagne et de la Hongrie. Comme l'atteste sa correspondance avec Ferenczi, Freud ne témoigne d'aucune nostalgie pour l'Empire austro-hongrois, au contraire. Pour la plupart des acteurs de cette séquence, la révolution mondiale, initiée par la Russie, est en route. Freud place ses espoirs en la personne de Victor Adler, proche d'Engels et fondateur de la II^e Internationale, dont Trotski fera un portrait plutôt élogieux. De manière générale, les analystes, dans leur grande majorité, participent activement à précipiter cet ordre nouveau et sont inscrits au sein de mouvements politiques radicaux ou en sont fort proches. Beaucoup d'entre eux sont d'ailleurs militants, ce qui va alors de soi. Par exemple, Ernst Simmel, fondateur de la polyclinique de Berlin, est socialiste ; Hélène Deutsch est proche de Rosa Luxembourg ; Fenichel est sympathisant du communisme³, etc. Or c'est précisément dans ce contexte d'émulation politique et d'émancipation qu'une douzaine de polycliniques⁴ gratuites verront le jour. Il faut dire que la chute de l'Empire austro-hongrois et le renversement du tsar en Russie sont l'occasion d'une révolution subjective et sexuelle, tant sur les rapports genrés (que ce soit à propos de la domination masculine sur les femmes

ou de l'homosexualité) que sur le regard porté sur l'enfance ou la délinquance et plus largement sur la famille. Une critique radicale de la morale et des mœurs est en cours et elle n'est pas sans rejoindre, en partie, celle de la psychanalyse. C'est ainsi que des brochures sur Freud circulent parmi les spartakistes, en grande partie féministes. Les révolutionnaires vont solliciter les analystes et leur faciliter la création d'institutions nouvelles. Ce sera le cas de Ferenczi dans la Hongrie des Conseils par exemple, mais également en Russie révolutionnaire, où une maison d'enfants et l'Institut psychanalytique d'État sont créés en 1921 et en 1923. De ce point de vue, Moscou accomplit le vœu freudien de 1918, puisque seul le nouvel État russe « reconnaît ses obligations » (pour reprendre la formule freudienne) envers les classes pauvres. Là-bas, en effet, les analystes n'ont pas à amorcer le mouvement des polycliniques à partir de leurs fonds propres. Dans cette séquence, la Russie représente incontestablement un espoir, y compris pour Freud, qui, impressionné, donne son appui aux analystes bolcheviques et n'hésite pas à qualifier l'expérience communiste « de grande expérience culturelle » jusqu'en 1927.

TA : *Cette perspective sur la psychanalyse, à partir des pratiques, me semble tout à fait décisive, puisqu'elle permet de renouveler notre regard sur les analystes comme sur Freud. Quels enseignements en tires-tu ?*

FGG : Plusieurs choses. Tout d'abord, cette approche présente un intérêt épistémologique évident : elle permet de relire les textes classiques de notre champ. En effet, cela n'est pas pareil d'aborder la théorie analytique et sa métapsychologie d'un point de vue uniquement exégétique ou à la lumière des pratiques concrètes. Il ne s'agit pas bien sûr de lire les textes en les réduisant à leur contexte, dans une forme de sociologisme, mais plutôt de les éclairer à la lumière des possibilités pratiques qu'ont trouvées ou qu'ont inventées les analystes pour exercer. Par exemple, on ne peut pas comprendre ce que certains appellent le « pessimisme freudien » sans le contexte géopolitique catastrophique où Freud l'énonce (montée du nazisme et du fascisme), pas plus qu'en ignorant le contexte plein d'espoir que je viens de très brièvement esquisser, qui le précède et dans lequel baignait l'ensemble de la communauté analytique continentale. À défaut de cette remise en contexte à partir des pratiques, on échoue bien souvent dans une vision qui relève de ce que j'appelle (à la suite de Castel, quoique dans un sens plus étendu) le « psychanalysme », qui fait du pessimisme culturel une vérité anthropologique (voire une donnée de l'inconscient) et de Freud un éternel réactionnaire. Or il y a

2. Sigmund FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », *La Technique psychanalytique*, PUF, 1981.

3. Certains historiens anticommunistes vont même soupçonner Eitingon, principal financeur de la polyclinique de Berlin, d'être un agent du KGB !

pp. 189-206; « La psychanalyse au pays des Soviets. Pour une histoire populaire de la psychanalyse 4 », *Actuel Marx*, n° 69, PUF, 2018 (à paraître).

4. L'orientation politique s'exprime jusque dans le choix orthographique: le *i* de « policlinique » signifie le politique, la cité.

un Freud qui soutient les expérimentations en Russie révolutionnaire (de même que l'inscription de la psychanalyse dans la cité,

notamment par la pédagogie) et qui ne doit pas être occulté par l'image du « dernier Freud », qui critique le communisme et qu'une certaine doxa a excessivement mis en valeur. Pour Freud, en 1918, le psychanalyste éclaire même le politique et *le devance par son action*. Il faut se replacer du point de vue des pratiques et du contexte politique pour comprendre pourquoi Freud change de position. Lorsqu'il fait sa critique pessimiste en 1929, tout est fini : non seulement politiquement (Staline a pris le pouvoir et n'a plus aucun opposant, mais toute l'Europe est en proie à la montée du fascisme), mais également toute expérience psychanalytique est devenue impossible (l'Institut psychanalytique d'État ferme, et la psychanalyse sera définitivement considérée comme une science bourgeoise). On peut même supposer que son « pessimisme » est proportionnel à l'optimisme pratique dont il a fait preuve, avec tous les analystes, lors de la séquence immédiatement antérieure. En tout cas, force est de constater que Freud n'est pas neutre, lorsqu'il soutient les analystes bolcheviques, de même qu'il ne l'est pas, lorsqu'il condamne, plus tard, le communisme. Son travail est un véritable *work-in-progress* qui n'est pas indépendant de l'histoire et de ses possibilités.

TA : *En d'autres termes, écrire une histoire des pratiques de la psychanalyse permet de la sortir d'une hagiographie de dynasties analytiques sans fin, où certains se complaisent aujourd'hui. Plus encore, considérer des préoccupations de classe, mais aussi, pourrait-on dire, de genre ou de race, comme l'effet de la « militance politique » aux antipodes des visées de la psychanalyse, pour l'inscrire dans la sphère éthérée de l'intemporel et de l'a-politique, n'est-ce pas une procédure qui, tout en permettant de nier l'historicité des formations discursives de la psychanalyse, est en réalité elle-même politique ?*

FGG : Oui, et c'est tout l'intérêt de rappeler ces faits de la pratique, dont certains sont apparemment étrangement oubliés aujourd'hui. Cela interroge, par extension, ceux qui, dans nos milieux, produisent actuellement une telle image tronquée de notre discipline, qui confine parfois à une véritable forclusion de l'histoire. Il me faut cependant insister : l'histoire populaire n'est pas d'emblée nécessitée par un projet qui serait de faire basculer la psychanalyse à gauche, mais consiste, plus simplement, à rétablir son histoire occultée, qui, *du point de vue des pratiques, peut être* de gauche, mais *pas toujours*. Par exemple, ce n'est pas rien le geste de Jones qui chasse les Juifs et les « rouges » de l'Institut psychanalytique de Berlin (BPI). L'hagiographie officielle

des compromis avec le nazisme. Beaucoup d'analystes protestent, à raison, et non des moindres : Eitingon, Reich, Fenichel... Et, en effet, plutôt que de « sauvetage », ce moment va se révéler comme celui de sa déréliction absolue ! Le BPI va devenir, en effet, l'Institut Göring. L'histoire populaire est donc également l'histoire problématique des rapports que les analystes ont avec les contextes historiques et *ce qu'ils en font*. Or que font aujourd'hui nombre d'analystes contemporains, lorsqu'ils reprennent en chœur la version jonesienne de l'histoire de notre discipline et ses autres bons mots sur la supposée « neutralité » de Freud ? Ils répètent une vision tronquée, ils promeuvent une histoire révisée, où la « vraie » psychanalyse se caractériserait de pouvoir se tenir à distance de la politique. Or rien n'est moins neutre que cette opération révisionniste qui silencie les pratiques.

TA : *Une correspondance historique, qui n'a rien de fortuit, m'a marqué à la lecture de tes articles. Ernest Jones, artisan de la dépolitisation affichée de la psychanalyse – en réalité, de son conservatisme, voire de ses accointances nazies, comme tu l'affirmes – est également l'auteur de la règle tacite interdisant, à l'IPA (Association psychanalytique internationale), l'accès des homosexuel.le.s à une position d'analyste. Là où Otto Rank revendiquait, comme Freud, une dépénalisation de l'homosexualité, Jones considérait qu'aux yeux du monde l'homosexualité était un crime répugnant. La purge, à l'IPA, des psychanalystes les plus engagés, mise en place par Jones pour « sauver la psychanalyse », s'accompagne donc d'une éviction, longue de quatre-vingts ans et toujours en vigueur dans certaines écoles, des homosexuel.le.s. D'ailleurs, ces dernières années, on a pu voir un regain nosographique pour les différentes reconfigurations contemporaines des sexualités.*

FGG : Jones se retrouve toujours dans les « mauvais coups », comme l'ont fait remarquer plusieurs historiens qui, à la lecture de son hagiographie, relèvent de graves omissions, voire de la mauvaise foi, pour ne pas dire davantage... Son conservatisme n'a d'égal que son goût du pouvoir et son ambition démesurée. Ferenczi avait déjà témoigné à Freud de l'intérêt de Jones pour les complots et les bruits de couloir, qui l'empêchaient d'approfondir son analyse. Mais, au-delà de Jones et de ses prises de position réactionnaires en coulisse, il n'est, au fond, que le nom d'un symptôme de notre champ. L'enflure nosographique de ces dernières années, que tu évoques, en est assez révélatrice. Mais cela déborde, je crois, les seules minorités sexuelles.

de suicidés au travail seraient en réalité des psychoses, requalifiées pour l'occasion d'« ordinaires » (par rapport aux anciennes, dites, du coup, « extraordinaires »), comme celle de Schreber). Une « nouvelle économie psychique » serait à l'œuvre : ainsi, les banlieusards allumant des feux pour protester seraient en réalité des psychotiques ou, sur un autre registre, les homosexuels et le mariage illustreraient le refus du Nom-du-Père et annonceraient la décadence de l'Occident (certains allant jusqu'à comparer l'entrée des chars de la Gay Pride à l'entrée des chars nazis dans Paris !). Tout ceci est évidemment parfaitement grotesque. En faisant passer des problèmes politiques pour des problèmes psychiques, l'euphémisation du malaise par la nosographie permet surtout à ceux qui la font de mieux se tenir du côté du pouvoir, en le légitimant indirectement.

TA : *On retrouve cet usage douteux de la nosographie en histoire. En 1969, sous le pseudonyme d'André Stéphane, Béla Grunberger et Janine Chasseguet publient L'Univers contestationnaire, faisant, comme l'écrivait Michel de Certeau, de la psychanalyse un « appareil hygiénique, service d'intérêt public, [...] qui absorbe, nettoie, élimine^s ». À la solution œdipienne garantissant une subjectivation correcte, les auteur.e.s opposent la solution narcissique articulée par la contestation adolescente, « évitement de l'Œdipe » où le narcissisme de chacun.e, son refus de la réalité, se refléchit dans celui des autres. À ces auteur.e.s qui considèrent le gauchisme non point comme la maladie infantile du communisme, mais comme sa fièvre d'adolescence, l'on serait tenté de répondre que la dénonciation de la contestation, ou, plus largement, de la politisation de la psychanalyse en est bien la maladie sénile !*

FGG : Oui, et soit dit en passant à propos de Mai 68, il est totalement faux de dire que Freud aurait été étonné de l'engagement des analystes dans le mouvement, comme le prétendent certains manuels, quand on connaît la séquence profondément engagée des années 1920 qu'il a connue. Là encore, il faut revenir à l'histoire des pratiques de notre discipline pour savoir de quoi l'on parle ! Mais nier les faits d'histoire pour les rapporter à une métapsychologie éternelle est une des formes de dénégation assez typiques des paralogismes du psychanalisme. Les exemples sont connus. Il n'y a qu'à regarder le sort de la Révolution française, « analysée », bien sûr, à partir de la Terreur et du « meurtre du père » ou bien comme « régression à la mère ». C'est tout le problème d'une certaine psychanalyse qui prétendrait pouvoir « s'appliquer » à d'autres champs *ex nihilo*.

(dont il est en réalité l'écrivain) parle alors de « sauver la psychanalyse ». L'idée, c'est que la psychanalyse doit rester *neutre* et passer

Il faut voir ce que sont censées désigner ces abracadabrantes nouvelles catégories psychopathologiques ! Les récents cortèges

5. Michel DE CERTEAU, *Le Nouvel Observateur*, juin 1969.